

MENTALITÉ TECHNIQUE ET OUVERTURE A LA LITURGIE

Il n'est pas inutile, pour commencer, d'éloigner de nos esprits certaines simplifications gratuites.

1. Il n'y a pas d'*homo technicus* existant en soi, à l'état pur, défini exhaustivement par sa vie professionnelle.

Tout d'abord, nous manquons encore de recul historique pour définir cette abstraction qui se nomme « l'homme de la civilisation technique » — car c'est bien « l'homme » et sa psychologie qui nous intéressent et non la civilisation comme telle. Seul l'historien des civilisations, qui cherche à rendre intelligible un passé qui fut d'abord cahotique et concret pour ceux qui le vivaient, est autorisé à effectuer certains découpages dans le réel, à abstraire et à définir tels ou tels types d'humanité (le barbare, l'homme médiéval, l'honnête homme du XVII^e siècle, dernier portrait de la galerie qui peut-être soit suffisamment caractérisable). Et encore la tentative, pour séduisante qu'elle apparaisse, n'est-elle pas sans périls...

Nous sommes encore trop mêlés à sa genèse pour pouvoir figer en formules définitives les traits d'un soi-disant « homme technique ». Ne soyons pas si pressés; l'histoire continue, et cet être en gestation n'a pas dit son dernier mot.

Une autre raison d'y regarder à deux fois : la vie professionnelle n'épuise pas l'activité d'un homme et ne saurait rendre compte à elle seule de sa mentalité. Cet homme, c'est aussi un tempérament, un adolescent ou un homme mûr; il est peut-être père de famille; il est fils d'une classe sociale marquée par certaines valeurs, certaines réactions

héréditaires... Tous ces facteurs composent avec l'influence de la technique; il serait donc de mauvaise méthode de vouloir expliquer totalement par cette influence techniciste l'attitude d'hommes donnés en face de la liturgie.

2. Ce qu'il y a, c'est une *civilisation technique* en train de naître. Réalité fluente, encore difficile à dépeindre, tout en mouvement. Ce mouvement de technicisation de l'existence est cependant un fait. Ce n'est pas ma tâche présente d'en étudier les signes extérieurs. Encore faut-il, pour bien comprendre les retentissements de la technique sur les mentalités, ne pas réduire le phénomène technique à celui de l'industrialisation ou du machinisme. Son extension déborde le règne de la machine. Celle-ci n'est qu'un aspect de la technique. Toynbee veut disjoindre Technique et Organisation; il distingue trois périodes dans notre histoire, et, selon lui, nous venons d'achever la seconde, celle de la Technique, et nous entrons dans celle de l'Organisation. Or, dans tout ce qui va suivre, nous élargirons le concept de civilisation technique. En fait ce que nous venons de dépasser, c'est la période de la machine, autrement dit de la « technique mécanique ». « L'ère des organisateurs » qui s'annonce (pour reprendre le titre français d'un ouvrage de James Burnham) c'est encore l'ère de la Technique qui continue. Il faut préférer la distinction plus simple de Friedmann entre « milieu naturel » et « milieu technique ». Fait partie du phénomène technique, non seulement la substitution, dans la vie de travail, de la machine à l'outil, mais encore tout ce qui est standardisation des tâches sociales, rationalisation de la vie économique et administrative. « L'organisation n'est qu'une technique¹. » Cette dernière ne concerne plus seulement le domaine physique, mais elle s'étend au domaine psychique, moral. La psychanalyse, la sociologie, la psychologie des foules sont passées aux applications, donnant naissance à des techniques, tendant à organiser rationnellement une action. La technique « s'étend à des domaines immensément divers, depuis le fait de se raser jusqu'au fait d'organiser le débarquement de Nor-

1. J. ELLUL, *La technique ou l'enjeu du siècle*, p. 9 (Éd. A. Colin, 1954).

mandie et la crémation de milliers de déportés. Il n'y a plus d'activité humaine qui maintenant échappe à cet impératif technique. Il y a une technique de l'organisation, exactement comme il y a une technique de l'amitié ou une technique de la natation... On s'aperçoit que nous sommes très loin de la confusion entre la technique et la machine² ».

Cela signifie que la mentalité technique n'est pas coextensive à telle classe sociale, à tel groupe sociologique déterminé. Le paysan, le bourgeois, l'ouvrier, l'enfant, l'intellectuel en sont de plus en plus tributaires. Et cela dans leur travail, dans leurs loisirs, dans leurs relations sociales; le mode de penser et de sentir qui s'incorpore peu à peu à leur personnalité ne les quitte pas, non plus, lorsque, pratiquants plus ou moins éclairés de la religion catholique, ils entrent dans une église et assistent à la « cérémonie », se trouvent en face de la liturgie.

3. Mais là encore, évitons les abstractions. La *liturgie idéale*, ça existe peut-être dans les livres. Dans la réalité concrète il y a les multiples façons dont elle est présentée, célébrée. Et Dieu sait si l'éventail est large dans nos temps d'inquiétude, de renouveau, de routine aussi et d'essais plus ou moins heureux. Les hommes du milieu technique pourront se trouver devant des réalisations liturgiques fort diverses et leurs réactions différeront; il serait bien malaisé de décrire « l'attitude-des-techniciens-en-face-de-la-liturgie »!

Cette variété, dans les réalisations de la liturgie comme chez les techniciens eux-mêmes, il m'a été donné de la constater à l'occasion d'une petite enquête récente auprès d'ingénieurs, d'élèves-ingénieurs, d'adolescents d'établissements techniques. Interrogés sur leurs impressions à propos de la liturgie telle qu'ils la connaissaient, leurs réponses manifestent des écarts assez notables sur certains points. Néanmoins il en émerge des constantes qui ont aiguillé ma réflexion.

Compte tenu des remarques précédentes touchant la complexité du phénomène technique, nous examinerons en premier lieu les obstacles qu'il élève à une saine intelligence de la liturgie; puis, dans un deuxième mouvement, nous

2. J. ELLUL, *op. cit.*, p. 19.

nous demanderons si la mentalité qui en résulte ne comporte pas des ressources positives à utiliser par une pastorale liturgique; enfin seront dégagées les grandes tâches d'une pastorale liturgique adaptée.

I

DIFFICULTÉ D'ACCÈS A LA LITURGIE DANS UNE CIVILISATION TECHNIQUE

Parmi les traits que nous relèverons, les premiers ne sont pas rigoureusement propres aux esprits marqués par le monde technique; ils s'y rencontrent toutefois de façon accusée et ils ont été signalés assez souvent ces dernières années. Nous insisterons davantage sur quelques autres phénomènes psychologiques, au moins aussi lourds de conséquences au point de vue qui nous occupe, plus spécifiques de l'ère technique et généralement moins étudiés.

1. *Danger du matérialisme.*

Il est certain que l'accoutumance à manier exclusivement le quantitatif, la tendance sans frein à vouloir réduire tout le réel au chiffrable provoque une fâcheuse insensibilité au spirituel. On aboutit à ne plus considérer comme réel et existant ce qui ne peut se traduire en termes physico-chimiques ou mathématiques. Cet écueil nous était rappelé par S. S. Pie XII dans son message de Noël 1953 : la « conception technique de la vie », y était-il dit, est une « forme particulière du matérialisme en tant qu'il offre comme dernière réponse à la question de l'existence une formule mathématique et de calcul utilitaire ». Le regard de l'homme est comme emprisonné par des œillères et rabattu sur une seule dimension de l'univers.

La vie liturgique, tout en prenant appui sur les réalités les plus matérielles qu'elle magnifie de façon singulière — nous le noterons dans notre deuxième partie — ne saurait être possible sans une aptitude à aborder le spirituel, le supra-sensible. Autant la liturgie répudie le spiritualisme

unilatéral sans assises cosmiques, autant elle requiert une certaine familiarité avec l'invisible. Elle est tournée vers Dieu. Ceux pour qui l'aménagement terrestre constitue le seul horizon valable et pour lesquels tout ce qui ne peut se traduire en courbes et graphiques ne saurait posséder d'autre existence que celle du rêve, sont bien mal équipés pour accéder au mystère liturgique.

2. *Culte du Progrès.*

L'homme de la civilisation technique voit dans le progrès la valeur première de l'existence. Ceci est plus spécialement sensible chez les jeunes. Là aussi, rien de bien alarmant en soi; mais ce prurit de nouveauté finit par se muer inconsciemment en idolâtrie; secouant une conception fixiste de la Tradition, on en vient à ne plus accepter ce qui, dans les célébrations liturgiques, porte la marque des origines bibliques et apostoliques. Le mouvement sans cesse accéléré des inventions, l'attente perpétuelle de nouvelles victoires techniques, contribuent à provoquer un certain mépris du passé. Nos contemporains sont impatients des « lenteurs » de l'Église à modifier ses usages. La liturgie leur semble vieillotte avec sa langue, ses vêtements, son décor, ses gestes, ses pratiques. Ce n'est pas eux qui seront émus par la continuité des rites à travers le temps, par le fait que les plus antiques générations de croyants ont prié et célébré au moyen des mêmes chants, des mêmes attitudes et des mêmes textes. Comme l'avouait un des participants de notre enquête, « cela *m'amuse* quand on m'explique l'ancienneté de tel rite. » Et un autre : « actuellement la lumière, le feu, c'est une ampoule électrique ou la bombe atomique. Le cierge n'a rien à voir avec notre civilisation. »

3. *Rationalisme.*

La civilisation technique entraîne un certain rationalisme. Entendons par là une tendance à réduire la faculté de connaître à un seul mode rationnel. C'est un fait contre lequel rien ne saurait prévaloir : le progrès technique, le travail industriel, l'effort de planification, d'organisation

dans le domaine de l'économie, tout cela ne peut être que grâce aux rigueurs de l'expérimentation, à la manipulation exclusive du raisonnement et des lois de type scientifique. Ce ne sont pas la connaissance par le « cœur », ni l'appréhension du réel par le moyen du symbole qui commandent le comportement dans un monde technicisé.

On peut penser que, dans le haut moyen âge par exemple, les hommes abordaient la nature avec un autre regard et y pouvaient lire le filigrane d'une réalité plus haute. On était alors, comme en vertu d'une sorte d'harmonieuse aisance, sur le chemin du sacramentalisme chrétien. « Tout un mode de penser, de sentir, s'est développé à partir du symbole : l'esprit était sans cesse sollicité, transporté au-delà de l'apparence immédiate, appelé à transmuier sur plusieurs plans l'apport du monde extérieur... Tout concourt (alors) à établir une sorte d'unité de la vie spirituelle à la vie temporelle, par le truchement de ces signes concrets, nécessaires en tant qu'objets concrets et qui néanmoins ne tirent leur valeur que de ce qu'ils sont des signes³. »

En tout cas, on est en train de se désaccoutumer de ces modes de connaissance. Le chrétien entrera dans la célébration liturgique avec cet esprit. Là où il faut rejoindre par tout son être une réalité vivante rebelle aux dissections de l'analyse, il cherchera comme instinctivement un schéma rationnel, des idées claires, des relations mesurables de cause à effet. Écoutons les étonnements de ces jeunes, pris cependant parmi les plus croyants : « La liturgie, ce n'est pas clair, cela nous semble manquer de précision; on a l'impression de rester dans le vague; il faudrait nous expliquer; on voudrait comprendre... », etc.

Joint à un très louable désir d'entrer dans l'intelligence des rites — notre catéchèse est trop souvent défaillante, reconnaissons-le — il y a un manque de sens du symbole, une frigidité en face du mystère, une insensibilité au sacré. La conviction latente s'est répandue que le monde n'avait plus de secrets inviolables, que les choses ne « signifiaient » plus rien en dehors de leurs rapports quantitatifs et de leur usage technique. La liturgie, fondée sur le symbole, appa-

3. Régine PERNOD, *Le Symbole du Moyen-Age à notre temps*, dans *La Maison-Dieu*, n° 22, pp. 14-15.

raît aux yeux de beaucoup comme un reste curieux d'une mentalité prélogique. « Nous sommes aussi arriérés que ceux qui vont se baigner dans le Gange, le fleuve sacré », m'écrit un élève ingénieur à propos des symboles liturgiques. La plupart des chrétiens fervents de ce milieu acceptent ce langage des éléments cosmiques (feu, eau, huile, pain, pierre, encens, etc.) — ils demandent même qu'on leur « explique » — mais leur signification est la plupart du temps arbitraire, *conventionnelle*, estiment-ils.

« Un *signe* repose toujours sur une convention », écrit l'un d'eux. C'est bien cela : le symbole s'est dégradé en pur signe algébrique, en signal. Très sérieusement, on envisage les symboles de la liturgie comme les avertisseurs d'un tableau de bord, « les signaux lumineux de la circulation » (*sic*).

S'il est vrai — comme le pense le P. Dominique Du-barle — que, à son niveau le plus élevé, la connaissance scientifique contemporaine fait retour à une sorte de symbolisme en vue de se représenter indirectement son objet, c'est là le fait d'une très faible minorité d'esprits, et pour l'immense foule le symbole régresse en importance au profit du signal. Ce dernier se place sur le plan de l'intelligence claire, tandis que le symbole intéresse en profondeur notre capacité de sentir et d'agir. « Le symbole tend à nous émouvoir pour nous mouvoir vers telle action concrète. Le symbole est un appel à l'être affectif et actif. » Après avoir fait ces remarques, André Varagnac se demande pourquoi le symbole tend à s'amenuiser dans notre civilisation technique. « Notre activité dépend, moins que jadis, de notre vie affective, écrit-il. Tant que l'homme s'est trouvé fournir, pas sa seule musculature, le principal moteur dont lui-même se servait, il était essentiel d'obtenir, par des impulsions affectives profondes, la mise en marche et le fonctionnement régulier de ce moteur. Car le corps est une machine que la fatigue, le caprice ou l'humeur du sujet tendent sans cesse à ralentir, voire à gripper. Le symbole est, alors, un facteur déterminant de toute activité, donc de toute productivité — d'où, à ce stade culturel, son règne dans la vie sociale.

« Mais avec l'invasion des moteurs mécaniques dans notre existence, l'initiative, en matière de production, semble

échapper au travailleur, donc à sa vie affective : la machine est là, dont le fonctionnement est affaire d'intellect; ce sont les nécessités mécaniques qui priment, à bien des égards, le commandement. L'homme surveille la machine, la dirige, mais il en devient aussi l'auxiliaire, manuel ou intellectuel, selon qu'il est manœuvre ou travailleur qualifié. Et cette activité associée à la marche des machines est elle-même strictement calculée par des « bureaux d'études », diffuseurs de règlements. C'est la réglementation qui chasse le symbole de notre monde moderne⁴. »

4. *Primat de l'efficacité.*

La connaissance de type rationnel — valeur suprême sur le plan de l'intelligence — n'est pas, dans le monde technique, une fin en soi; elle est toute entière ordonnée à l'action. Cette dernière représente l'absolu, la seule valeur finalement digne de poursuite. Avec Jean Lacroix, on peut dire, en raccourci, que l'humanisme classique était un humanisme contemplatif dont la valeur suprême résidait dans un certain détachement aristocratique du monde. La culture technique, à l'opposé, consacre le primat des valeurs d'action; l'humanisme nouveau qui se cherche sera un humanisme du travail et sa valeur suprême l'engagement dans ce monde pour le transformer. « Aujourd'hui l'esprit est de plus en plus considéré comme une activité fabricante. Les mathématiques elles-mêmes ne sont plus une contemplation d'essences mais une construction opératoire. Ainsi que le notait déjà Comte, la création et le développement d'une nouvelle classe sociale, celle des ingénieurs, dont la destination spéciale est d'organiser les relations de la théorie et de la pratique, marquent un changement de civilisation⁵. »

La Liturgie est jeu, action de grâces, célébration désintéressée, proclamation de ce qui fut et de ce qui doit advenir; elle n'appartient pas d'abord et fondamentalement à l'ordre des moyens et des techniques en vue de s'approprier le

4. *Le Symbole social*, dans *La Maison-Dieu*, n° 22, pp. 64-65.

5. J. LACROIX, *Vers un humanisme du travail*, dans *Le Monde*, 3 juin 1947 (Présentation de l'ouvrage de G. FRIEDMANN, *Problèmes humains du machinisme industriel*).

monde et la divinité, elle n'est même pas un procédé d'apostolat. Nous le rappellerons tout à l'heure, il serait dangereusement faux d'y voir une évasion paresseuse de ce monde en travail, une démission quiétiste en face de nos responsabilités humaines; mais il est évident que son intelligence réclame un certain sens de la gratuité, du désintéressement de soi. N'y pénétreront pas en profondeur ceux qui sont trop habitués à se demander à propos de chaque geste : « A quoi cela sert-il ? » Et telle est bien l'interrogation permanente qui ponctue notre civilisation technique. C'est l'efficacité, l'utilitarisme, qui compte en toutes choses, ce n'est pas la « signification ». L'absence d'aptitude au symbolisme dont nous parlions tout à l'heure trouve là une de ses explications majeures.

J. Ellul⁶, étudiant la préhistoire de la technique, l'aperçoit se développant selon deux voies parallèles : la voie de l'*homo faber* d'une part, et d'autre part, selon une voie d'ordre plus spirituel, celle de la *magie*. Des deux côtés se manifeste une analogue intention de capter au profit de l'homme les pouvoirs inconnus, la même volonté de domination des forces cosmiques et d'efficacité pragmatiste. La magie est rigoureusement une technique. Elle se présente « comme une volonté de l'homme d'obtenir certains résultats d'ordre spirituel suffisamment précis. Pour y arriver, on utilise tout un ensemble de rites, de formules, de procédés, qui ont ceci de caractéristique, c'est que fixés une fois pour toutes ils ne varient plus. Le formalisme est un des aspects de la magie...

« ... Dans le domaine spirituel la magie présente ainsi tous les caractères d'une technique, elle est médiatrice, c'est-à-dire qu'elle sert d'intermédiaire entre les « puissances » et l'homme, exactement comme la technique sert d'intermédiaire entre la matière et l'homme; elle tend à l'efficacité dans son domaine, car elle tend à subordonner à l'homme la puissance des dieux et à obtenir un résultat déterminé. Elle affirme la puissance de l'homme, c'est-à-dire qu'elle cherche à subordonner les dieux à l'homme comme la technique sert à faire obéir la nature. »

6. *La technique ou l'enjeu du siècle*, pp. 21-22 (Armand Colin, 1954).

On pourrait donc penser (*horresco referens!*) que c'est l'intention technicienne qui, cette fois, s'apparente à la magie et rejoint la mentalité pré-logique... Ce serait aller trop vite en déduction, car nous aurons l'occasion plus loin de montrer comment et pourquoi la mentalité technique actuelle répudie avec force tout ce qui ressemble au formalisme magicien dans la liturgie. Mais il n'en est pas moins exact — et c'est ce qui justifie le rapprochement esquissé — que les hommes façonnés par la civilisation technique risquent de se scandaliser devant le fait essentiel d'une liturgie théocentrique, impliquant la souveraine initiative de Dieu, tout entière sacrifice de louange, chant gratuit et démission de l'orgueil humain en quête de mainmise sur les puissances de l'univers total.

5. *Rupture avec la nature concrète. Artificialisme.*

Tout en étant adoration du seul Seigneur, proclamation de la transcendance divine, la liturgie utilise au maximum la nature concrète; elle est ancrée solidement dans ces réalités premières que sont l'espace, le temps et ses rythmes naturels, la création matérielle et ses éléments les plus simples.

Or dans ce que, par opposition au *milieu technique*, Friedmann appelle le *milieu naturel*, les gens étaient en contact étroit et journalier avec ces éléments primitifs du cosmos : la durée du jour solaire, la nuit, les lunaisons, le cours des astres, les saisons, la pluie, la chaleur naturelle, la pierre et le bois bruts, l'huile à peine raffinée, la nourriture et le vêtement encore marqués par les formes ou la saveur de leur origine... Tout cela avait de l'importance, l'écart était minime entre la nature et la vie. Les rythmes et les formes de la liturgie ne juraient pas avec la civilisation. Dans la civilisation technique que se passe-t-il et que se passera-t-il de plus en plus? Le règne obligé de l'artifice entraîne une rupture avec la nature concrète : abstraction du temps et de sa mesure, perte de contact avec le matériau concret.

La modification apportée par la technique dans le *temps* des hommes me semble une des plus importantes sur le

plan de l'inadaptation à la liturgie. « La liturgie est lente, m'a-t-on écrit en réponse à l'enquête; son déroulement n'est pas adapté à notre siècle de vitesse. » Lewis Mumford estime que « la machine-clé de l'âge industriel moderne, ce n'est pas la machine à vapeur, c'est l'horloge⁷ ». Jusqu'au XIV^e siècle la vie est réglée par les besoins, les événements, la succession du jour et de la nuit — si ce n'est (ô paradoxe!) dans les monastères où naquirent sans doute les horloges, et chez quelques riches empressés d'acquérir la nouveauté et vite conscients que « le temps c'est de l'argent ». Même alors, le temps « organique » commande l'existence; l'ordonnement de celle-ci « suit en réalité le rythme même biologique et psychologique. Le temps de l'homme est en accord avec le temps naturel, il est matériel et concret. Il va devenir abstrait, probablement aussi à la fin du XIV^e siècle, où le temps sera divisé en heures, minutes, secondes. Et progressivement, ce temps « mécanique », tranché, pénètre dans la vie avec les machines : au XVI^e siècle apparaissent les premières horloges privées. Le temps est alors une mesure *abstraite*, il est séparé des rythmes de la vie et de la nature. Il devient une quantité, mais comme il ne peut être séparé de la vie, celle-ci va se soumettre à cette nouvelle règle.

« La vie même sera mesurée par la machine. Les fonctions organiques lui obéissent : on mange, on travaille, on dort à l'ordre de la machine. Le temps des successions organiques est rompu, dissocié, dispersé. La vie de l'homme cesse d'être un ensemble, un tout, pour devenir une série fractionnée d'opérations qui n'ont d'autre lien entre elles que d'être effectuées par le même individu⁸. »

Or, répétons-le, la liturgie nous est difficilement accessible en son esprit par ce fait que nous avons perdu pour une large part le sens de ce temps organique et concret. Autour du mystère de Pâques et de la « bienheureuse Nuit », mère de toutes les Vigiles, s'organise le cycle de l'année liturgique : les rythmes cosmiques commandent la célébration du mystère. L'artifice tend à séparer de plus en plus l'exis-

7. L. MUMFORD, *Technique et Civilisation*, p. 23 (traduit de l'américain par Denise Moutonnier, Éd. du Seuil, 1950).

8. J. ELLUL, *La technique ou l'enjeu du siècle*, p. 297.

tence quotidienne de cette durée concrète : R. Jungk⁹ nous décrit — et nous commençons à en voir chez nous la réalisation courante — comment la production végétale ou animale est accélérée de façon prodigieuse à l'encontre des anciennes contraintes des saisons et des lois biologiques; voici les ingénieurs qui font pleuvoir à volonté quand, naturellement, ce n'est pas l'époque; voici que la nuit est vaincue et transformée en jour pour le travail, en attendant les aurores boréales artificielles... L'homme ne vit plus son temps, il est divisé par le temps abstrait. Le temps concret, sur quoi est axée la liturgie, n'existe pour ainsi dire plus. Nous assistons — c'est une banalité de le dire — à une accélération constante des rythmes de vie : transports, transmission des nouvelles, des ordres et des images, fabrication, etc. Les délais autrefois indispensables à toutes ces opérations s'amenuisent de plus en plus; entre le désir et sa satisfaction ne s'écoule plus la durée impliquée par le choix mûri. Nous n'avons plus le temps de désirer, de choisir, de réfléchir. La vie devient une course; nous sommes pris dans l'engrenage d'une succession d'événements objectifs qui nous bousculent sans pitié et nous enlèvent la possibilité de faire l'expérience du temps réel.

Même séparation introduite par la technique entre l'homme et le *matériau* concret. La technique, si elle est puissance médiatrice, est aussi écran entre la nature et le travailleur. Dans les métiers traditionnels de l'artisanat, l'apprentissage était consacré pour une bonne part à acquérir cette connaissance des propriétés pratiques du « matériau ». Or — note Friedmann dans un remarquable chapitre sur « le déclin de la connaissance du matériau¹⁰ » — « avec les progrès de la mécanisation, cette connaissance complexe du matériau est de moins en moins nécessaire. L'utilisation et la multiplication des machines semi-automatiques et automatiques suscitent... de nouvelles professions qualifiées : mais celles-ci, loin de renouveler ou de maintenir la connaissance du matériau, impliquent essentiellement une *qualification mécanicienne* ».

9. *Le futur a déjà commencé*, traduit de l'américain par H. Daussy (Arthaud, 1953).

10. G. FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?* pp. 326-333 (Gallimard, 1950).

L'homme perd de plus en plus le contact avec cet environnement premier, cet objet concret fondamental, « ce avec quoi il va faire quelque chose ». Il n'a plus à sa portée, pour reprendre une belle expression de Navel¹¹, « l'arbre vert du contact direct ».

Cette substitution, qui va se généralisant, des formes diverses de « qualification mécanicienne » à la « connaissance du matériau », se traduit à la longue dans le psychisme par un divorce entre l'activité et son ultime point d'application concret : on n'est plus présent à sa tâche, l'esprit peut s'occuper d'autres pensées, rêver à autre chose, pourvu qu'il surveille de temps à autre la machine. Sur un autre plan de l'activité technique, les hommes de chair et d'os dont on brasse les destinées dans les multiples bureaux de nos organisations ne sont plus que des fiches numérotées : leur réalité concrète est absente.

Robert Jungk, dans *Le Futur a déjà commencé*, illustre, dans un autre domaine, ce rôle isolant de la technique par rapport à la nature. Il nous décrit ces pilotes supersoniques engoncés dans d'extraordinaires harnachements, devenus par toutes sortes d'attaches comme solidaires de leur avion, reliés à ce dernier par un réseau de fils conducteurs et de tuyaux allant de leur combinaison et de leur casque aux multiples appareils de mesure. Ce n'est pas le pilote qui voit, qui touche, qui sent, qui écoute mais ces appareils très sensibles. Les sens sont relayés par ces détecteurs qui l'informent de ce qui se passe; par exemple, dans son casque un encéphalographe l'avertit que bientôt l'oxygène va manquer. Écran de la technique! L'air vivifiant qui enivre le montagnard est devenu une courbe de quantité d'oxygène sur un graphique...

On pourrait faire de beaux développements sur le « réalisme » de la liturgie, si riche de l'épaisseur des choses, intimement liée au temps organique, assise sur les éléments naturels... L'homme technique s'habitue à l'artificiel, au temps mécanisé, aux produits transformés. Et on n'y peut rien... Il ne s'agit même pas, pour nous, de nous répandre en élégies sur les charmes du vieux temps.

11. *Travaux* (Éd. Gallimard).

6. *Dépersonnalisation.*

Mais il faut être lucide dans l'analyse objective des données de fait d'une pastorale liturgique qui veut fuir l'intemporel. Et ce qu'il convient de noter encore n'est pas très réjouissant : l'homme inséré dans la civilisation technique court l'énorme risque de la dépersonnalisation.

La personne s'évanouit, en dehors de cet équilibre sain entre le corps et l'esprit, de cette fusion intime, dans l'expression corporelle, du pur geste comme déplacement spatial et de la conscience éveillée à la singularité irréductible. On sait à quels obstacles se heurte le renouveau liturgique : cette fausse pudeur des gestes bien faits, déployés au-delà d'un utilitarisme étroit, cette répugnance à mettre son corps dans l'acte religieux. J'ai épinglé cette phrase dans les feuilles de l'enquête : « Quant aux gestes, je les laisse aux spécialistes : prêtres, acolytes... » C'est sans doute que la civilisation technique favorise cette *absence* de l'agent à son activité. Qu'on me permette encore une citation éclairante de Friedmann : « L'homme, dans le *milieu naturel*, agit sur les autres par sa présence... »

« ... De toutes parts, en le comparant au nôtre, on a le sentiment que dans le milieu naturel, l'homme est plus naturellement présent à toutes ses activités, plus nécessairement mêlé aux choses et aux hommes — travaux de la ville et des champs, arts et métiers ou arts libéraux, guerre — que rien ne lui permet de disparaître de l'événement, de se trouver un substitut. Il paye de sa personne, il est toujours en pleine pâte. Pas de fête, pas de jeu, pas de représentation dramatique qui se puisse alors concevoir sans que des hommes, des femmes soient là : l'acteur est présent. Il parle, ses lèvres, ses yeux, son visage irradiant l'émotion. Il agit sur le spectateur par un influx psychique réel. Le drame, le mystère sont portés par des présences, des gestes vivants. Le spectateur se mêle effectivement aux protagonistes; il devient l'un deux¹². »

Voit-on que ce sens de l'expression corporelle, si indispensable à la célébration liturgique, se trouve gravement

12. *Où va le travail humain ?* p. 36.

atteint dans une vie où les techniques de toutes sortes permettent à l'homme de s'absenter de sa tâche. « Agissant sur toutes choses par des intermédiaires, il perd le contact avec la réalité¹³. » Le même processus d'abstraction que nous avons vu jouer en ce qui regarde le temps tout comme le matériau, va s'appliquer au geste corporel et lui enlever son pouvoir d'expression de la personnalité. La technique a coupé le sujet personnel du mouvement qu'il se donne; ce mouvement du corps est devenu abstrait, il s'est désolidarisé de toute vie personnelle et intérieure, il a perdu son authenticité. Ce qui importe, par exemple, dans la vie de travail c'est que le geste, dans son économie stricte, vise à l'efficacité pratique, objective. Il n'a plus le droit d'exprimer la personnalité. De son propre mouvement, le progrès d'une certaine organisation du travail technique, vise à rendre les gestes si automatiques, si indépendants du facteur subjectif, qu'il ne comptent plus. Dans son activité, l'homme s'absente de son corps.

Songez à ce que peut être une assemblée, et notamment une assemblée liturgique, formée de gens ainsi amoindris dans une dimension fondamentale de leur structure personnelle.

II

RESSOURCES ET POINTS D'ACCROCHAGE

Il n'est pas question de nier maintenant les difficultés que nous venons d'analyser; mais elle ne suffisent pas à autoriser le pessimisme. Certaines exigences contemporaines, certaines attitudes d'esprit engendrées par la civilisation technique sont plus proches qu'on pourrait le penser d'une authentique spiritualité liturgique. Souvent, les déficiences relevées tout à l'heure ne sont que le revers de réactions saines en elles-mêmes. Sur quelles ressources peut-on compter pour une pastorale liturgique dans la civilisation de type technique?

13. J. ELLUL, *op. cit.*, p. 294.

1. *Rejet d'un spiritualisme désincarné.*

Le matérialisme d'une telle civilisation pourrait bien être en partie une réaction justifiée contre un faux spiritualisme chrétien. Il ne serait pas très difficile de montrer comment, dans les derniers siècles de défaveur liturgique, s'est développée une conception idéaliste de la vie spirituelle : opposition trop peu nuancée entre l'esprit et la matière, cette dernière n'entrant pas dans le jeu de l'activité spirituelle ; vie chrétienne et prière tendant à évacuer le rôle de la matière pour s'absorber dans une intériorité pure.

Dans la piété liturgique on ne trouve pas ce dualisme étanche : l'homme s'y présente comme un tout, l'univers spirituel ne s'exile pas des choses visibles. Or nos chrétiens de l'ère technique aspirent à ce réalisme : lorsqu'ils rechignent devant une catéchèse oubliée de l'importance et de la valeur de ce monde matériel, devant une conception désincarnée de la prière, lorsqu'ils peinent à se situer, avec ce qui fait leur vie concrète, dans cette vague nébuleuse des âmes, ils sont sur une longueur d'ondes très « liturgique ».

2. *Goût de l'action.*

Le pragmatisme, le souci d'efficacité n'ont pas que des inconvénients sur le plan de la vie liturgique. Maladroitement peut-être, mais très réellement, les techniciens expriment leur volonté de participer activement à la liturgie. Pour eux — et comme ils sont dans le vrai ! — la « liturgie-spectacle » ne présente guère d'intérêt, mais seule la « liturgie-action » (excusez le pléonasme) les accroche. En général ils rejettent l'esthétisme dilettante où risque de se complaire certain renouveau liturgique insuffisamment averti. Cette volonté de participation totale explique en partie, et justifie même, le désir de comprendre, le besoin d'explication que nous avons observé tantôt : la langue, le symbolisme, les gestes de la liturgie, font obstacle, tant qu'ils ne sont pas dévoilés, à ce besoin d'engagement. Le danger d'intellectualisme que pourraient faire naître ces explications se trouve d'ailleurs fortement écarté, du fait

que ce genre de fidèles éprouvent davantage le goût du *faire* que du *penser*.

Par suite de cette même orientation vers l'engagement au sein de la réalité pour la transformer, nous aurons plus de facilité pour faire saisir les nécessaires prolongements de la célébration liturgique dans la vie quotidienne. S'il est exact que l'utilitarisme apostolique est loin d'épuiser la définition de la liturgie, il importe de montrer dans celle-ci la source première et l'aliment solide de toute action missionnaire des laïcs dans leur univers professionnel et social.

3. *Solidarité et sens de l'universel.*

La liturgie s'oppose à tout individualisme; non seulement elle est l'acte d'une assemblée, mais les mystères auxquels elle fait participer se situent dans une perspective d'universalisme. Nous sommes au plan du dessein de Dieu — création et rédemption — et dans ce dessein les hommes ne sont pas considérés isolément mais ensemble, selon leur solidarité à travers l'espace et le temps. Celui qui y prend une part consciente est constamment invité par la liturgie à élargir son regard aux dimensions du monde à unifier dans le Christ.

Il est permis de penser que cette perspective devient de plus en plus naturellement familière aux hommes de la civilisation technique. Pour un homme du moyen âge (sauf cas d'exception) l'image spontanée du monde ne dépassait guère les limites de son village, de sa région, de son pays... L'aire des échanges coutumiers était relativement restreinte. Nous savons aujourd'hui combien les techniques ont modifié la conscience que le Français moyen peut prendre de ce monde comme totalité. Techniques des transports toujours plus rapides, techniques de la transmission des nouvelles, technique des échanges économiques, presse, radio, télévision, cinéma, tout contribue à ramener l'univers à des dimensions familières. Ce qui se passait hier soir dans l'autre hémisphère intéresse le lecteur parisien du journal d'aujourd'hui; à tel événement qui se déroule dans une lointaine presque île asiatique est suspendue la paix du monde entier; la guerre est mondiale, la peur est mondiale, la joie aussi ou

du moins la rémission de l'angoisse; l'espoir et la lutte des pauvres, la culture et ses moyens, les richesses naturelles, tout a tendance, par suite des nouvelles possibilités techniques, à s'internationaliser. Il en résulte une prise de conscience nouvelle de l'unité concrète de l'humanité, de la solidarité inter-raciale. Voici que l'homme de la rue pense spontanément à l'échelle du monde.

On constate cette recherche inquiète de l'unité mondiale sur le plan des organisations politiques et culturelles. D'autre part, pas plus que l'homme politique ou l'économiste, le savant ne saurait être désormais un génie solitaire. Le travail du chercheur devient un travail de technicien. Pour aboutir à des résultats il lui faut l'aide matérielle de laboratoires puissamment outillés; il lui faut travailler en équipe et renoncer même, pour une part, à la liberté de recherches individuelles, voire à la paternité de ses inventions, en échange de cette aide technique indispensable.

Et il en est ainsi de cette socialisation à tous les niveaux humains. Le règne de l'autarcie, de l'individualisme jalousement clos, est en train d'expirer : l'existence des individus, des familles, leur travail, leurs loisirs, leurs souffrances, leurs bonheurs se trouvent de plus en plus reliés aux conditions de vie de ceux qui, hier étaient de lointains étrangers, et qui deviennent aujourd'hui étonnamment voisins.

Cette facilité de penser l'univers comme un tout, cette conscience de plus en plus aiguë d'une solidarité de destin pour le meilleur et pour le pire, constituent des points d'accrochage précieux en vue d'un accès à la liturgie.

4. *Tension vers l'avenir et sens de l'histoire.*

L'homme de la civilisation technique est, plus que son ancêtre, sensibilisé à l'idée de progrès (plus exactement, il ne s'agit pas pour lui d'une simple idée, mais d'une *valeur*). Il est tendu en avant, tourné vers l'avenir, soit pour espérer, craindre ou simplement se représenter mentalement l'univers. L'humanisme nouveau se tourne plus volontiers vers l'avenir, tandis que l'humanisme que, pour faire court, nous appellerons classique était davantage orienté vers le passé; l'homme de la civilisation technique

est en attente, il sent l'humanité en marche vers une réalisation plus parfaite d'elle-même. Ce qui explique en partie l'emprise de la philosophie marxiste, c'est précisément qu'elle se présente comme une vue historique des choses, elle est une eschatologie. Sans le savoir, tout comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, l'homme de la rue fait de la philosophie de l'histoire. L'histoire est devenue une catégorie fondamentale de la pensée, une dimension obligée de toute vie spirituelle.

Horreur d'un passé clos sur lui-même : voilà bien, n'est-il pas vrai, une disposition d'esprit tout à fait liturgique. On a raison de refuser l'archéologisme fixiste, l'encyclique *Mediator Dei* nous le rappelait naguère. C'est bien le christianisme qui a répandu dans le monde l'idée d'une histoire linéaire, d'un progrès. Et cette dimension de l'histoire est essentielle à la liturgie : le mystère qu'on y célèbre est mémoire du passé, mais non pas pure évocation sentimentale de ce qui est à jamais révolu; il est présence actuelle de la rédemption, et aussi annonce et gage de l'avenir. L'orientation eschatologique y est fondamentale.

La mentalité technique se dégage d'une vue statique de la création : cette dernière n'est plus un spectacle parachevé, mais un chantier en croissance. Et ceci ne serait-il pas plus chrétien et plus liturgique? La création tout entière située dans le passé, c'est une vue encore païenne : il n'y a pas de progrès, pas d'histoire. Au contraire, chez les chrétiens, la création n'est pas tout entière enfermée dans le passé; elle reste ouverte sur un achèvement et même sur un sur-achèvement. La première création — à laquelle les fils de Dieu sont appelés à collaborer — n'est que l'ébauche et le signe annonciateur de la nouvelle création. La liturgie de la vigile pascale évoque le passé dans sa première lecture; mais c'est pour nous montrer dans cette création le signe de l'avenir. Le chrétien est tendu vers l'avenir, vers les cieux nouveaux et la terre nouvelle, vers la consommation du dessein rédempteur et la réussite plénière de l'humanité; la participation éclairée à la liturgie lui rappelle constamment cette tension et le renvoie aux tâches qui sollicitent son engagement.

Ce goût du progrès rend service à la pastorale liturgique à un autre point de vue. Il y a quelques instants nous rap-

prochions la technique de la magie. Mais comment se fait-il que l'homme de la technique répugne — et combien! — à accepter un tel cousinage avec le magicien primitif? Comment expliquer le fait, maintes fois relevé, qu'il rejette vivement tout ce qui ressemble à la magie dans les rites chrétiens? C'est que, dans la magie, il n'y avait en réalité aucune possibilité de choix entre plusieurs techniques concurrentes; c'était le règne absolu de la fixité dans les rites et les procédés, et l'échec était attribué à l'infidélité extérieure aux rigides prescriptions. Or le phénomène technique actuel est caractérisé par la plasticité des moyens, par la mobilité et la possibilité de progrès dans les procédés : il s'agit de choisir, dans l'activité de type technique, LE MOYEN qui, absolument, est *le plus efficace!* « Il n'y a pas en réalité de progrès dans la magie¹⁴. » Cet esprit de progrès, cette ouverture permanente au mieux est en contradiction violente avec tous les ritualismes et tous les formalismes. Et nous ne savons que trop combien ces contrefaçons dégradantes menacent la liturgie. Il faut se réjouir de ce que des esprits ne puissent s'y résoudre.

5. *Persistance souterraine de besoins spirituels fondamentaux.*

Sans faire de paradoxe, nous pourrions dire qu'il n'est pas jusqu'à l'excès même de sécheresse rationaliste de la civilisation technique qui serve à sa manière le propos d'un renouveau du symbolisme liturgique. De façon tout à fait involontaire et indirecte, il est vrai, et sans qu'il nous faille minimiser les risques terribles d'équivoques. N'assistons-nous pas, dans le temps même de l'essor scientifique et technique, à un regain de faveur de l'irrationnel, de la pensée symbolique, des mythologies? « Il n'est pas toujours nécessaire de connaître la mythologie pour vivre les grands thèmes mythiques » fait observer Mircea Eliade¹⁵. A titre d'ersatz, si l'on veut, du symbolisme religieux, des mythes sont en train de revivre au sein des masses : mythe natu-

14. J. ELLUL, *op. cit.*, p. 23.

15. Mircea ELIADE, *Images et Symboles; essais sur le symbolisme magico-religieux*, p. 15 (Éd. Gallimard, 1952).

riste, mythe de l'histoire, mythe de l'amour, mythe du progrès et de la science elle-même. Leur fonction immémoriale est de procurer à l'homme angoissé un aliment à son incoercible besoin d'absolu et de transcendance, une assurance de stabilité à son vouloir-vivre qui le sauve de l'émiettement et de la facticité de l'histoire, une réponse imaginative, pour tout dire, à son appel vers un salut à l'abri des fluctuations. C'est que, loin d'être des excroissances nécessairement parasitaires, des formes primitives indignes d'un esprit évolué, « le symbole, le mythe, l'image appartiennent à la substance de la vie spirituelle, qu'on peut les camoufler, les mutiler, les dégrader, mais qu'on ne les extirpera jamais », affirme Mircea Éliade (qui remarque : « chose que le XIX^e siècle ne pouvait même pas pressentir¹⁶ »). Et Georges Gusdorf déclare, dans le même sens, au terme de son livre *Mythe et métaphysique*¹⁷ :

« La pérennité des mythes n'est pas due aux prestiges de la fabulation, à la magie de la littérature. Elle atteste la pérennité même de la réalité humaine.. Le mythe est de l'ordre de la nature humaine... L'affirmation de valeur en fonction de laquelle se réalise la mise en place de l'homme dans le temps se renouvelle en même temps que le monde lui-même. C'est ainsi, par exemple, que la philosophie de l'histoire a pu intervenir comme un produit de remplacement de la théologie. Le mythe du progrès, pour certaines époques, s'est substitué à la foi en Dieu; la conscience de participer à l'histoire a remplacé celle de faire son salut... Il ne semble donc pas que l'exigence mythique soit appelée à disparaître. Elle peut renouveler sa matière et les modalités de son expression. Mais l'intention demeure identique. Car la conscience mythique désigne l'instance suprême, régulatrice de l'équilibre ontologique de l'homme. Elle révèle le chant profond de la destinée humaine, dans sa plénitude qui englobe le temps et dépasse le temps. »

En vérité, ce n'est pas pur hasard si le retour à des formes de pensée non rationnelles (au sens scientifique du terme) coïncide avec l'essor positiviste et l'emprise de la technique sur toute la vie humaine. Il y a là une vengeance

16. *Ibid.*, p. 12.

17. Éd. Flammarion, 1953, pp. 283-286.

de la nature qu'en langage de psychanalyse on expliquerait sans doute ainsi : le sens du symbole lié aux forces instinctives les plus profondes n'est pas disparu de notre monde technicisé; il est simplement refoulé par l'effet de barrages sociologiques; il est mis en « hibernation » pour employer une métaphore de Mircea Éliade. Mais ce n'est pas en vain que les profondeurs inconscientes de l'homme sont structurées par des archétypes éternels; leur expression se trouve subrepticement des issues dans des comportements insolites en apparence. Et c'est, en plein XX^e siècle, la vogue extraordinaire des sectes, du spiritisme, des tireurs d'horoscopes ou des guérisseurs. « Fait troublant — s'étonne une revue d'étudiants en médecine — à une époque qui se targue de rationalisme : il y a actuellement en France quarante à cinquante mille guérisseurs contre trente-huit mille médecins. Il serait facile d'ironiser sur le goût du merveilleux et de l'inexpliqué manifesté par nos contemporains... » Au dire de Maurice Colinon, dans son livre *Faux prophètes et sectes d'aujourd'hui*, Paris compte environ cinq mille deux cents personnes faisant profession de devins et officiellement enregistrées à la Préfecture de police¹⁸.

Faut-il en appeler au succès extraordinaire que connaît, en Amérique notamment, un nouveau genre romanesque, la *science-fiction* : l'homme en proie à la technique ne chercherait-il pas dans ce jeu à projeter devant lui les rêves qui le hantent, en même temps que la création de ces mythes tend obscurément à apprivoiser l'angoisse qui le point ?

« Je pense qu'en même temps cette productivité dont l'homme est le témoin est l'une des raisons de l'explosion des mythes que comporte le monde moderne. Car tous les mythes se rapportent directement ou indirectement à celui du Paradis.

... L'énorme progrès technique auquel l'homme assiste... à la fois lui restitue un monde merveilleux dont il était sevré, un monde incompréhensible (mais un monde qu'il a fait lui-même), un monde rempli de promesses effectives dont il sait bien qu'elles se réaliseront et un monde où il est virtuellement le maître.

18. Cité par M. CARROUGES, *A propos de cartomanciennes*, dans *Lumière et Vie*, décembre 1953, p. 78.

« Il est alors saisi d'un délire sacré, en présence de la trace rutilante de l'engin supersonique, où à l'image des millions de tonnes de nourriture qui lui sont réservées, il projette ce délire dans le mythe qui lui est nécessaire, à la fois pour garder un contrôle et pour expliquer, pour orienter et pour justifier son action... et son actuelle servitude; mythe destructeur et mythe d'action trouvent ainsi des racines souterraines dans cette rencontre de l'homme et des prouesses techniques, dans son émerveillement¹⁹. »

Enfin, sans qu'il soit nécessaire de faire appel aux analyses un peu subtiles des savants connaisseurs de notre temps ou de l'histoire des religions, il est une constatation banale et dont le niveau n'excède pas l'entendement le plus moyen : il n'y a pas plus avides que les habitants des villes, d'une re-plongée dans la nature. Ce ne sont pas les paysans qui ont inventé le camping. A propos du symbolisme des rites baptismaux, le P. Bouyer faisait observer ici même, il y a deux ans, que nos contemporains sevrés par leur existence urbaine de ce contact avec les grands éléments de la vie cosmique redécouvraient, par réaction instinctive, leur éternelle signification : il faut avoir assisté aux portes de Paris en fin de semaine, à cette ruée vers le grand air, à cette ferveur pour le simple feu de bois allumé dans le soir, pour le bain en eau vive, à cette ivresse un peu nostalgique des retours chargés de fleurs et de feuillage.

On noterait en bien d'autres circonstances la perdurable vitalité des grands symbolismes naturels au sein de la civilisation moderne. Le langage le plus courant en fait foi, sans parler de la poésie surréaliste.

« Quel orateur de réunion électorale, quelles que soient sa culture et ses opinions, ne criera, en guise de péroraison, pour exalter ses troupes, qu'il les appelle à une nouvelle marche en avant, à monter vers de radieux lendemains. Quel tribun sera assez subversif pour leur crier de courir en arrière vers un ténébreux avenir? Ces symboles majeurs dont les constellations gouvernent l'imagination humaine sont l'expression directe du conditionnement physique de la vie humaine. C'est de la montée vers toujours plus d'air et de soleil que toutes les créatures attendent l'é-

19. J. ELLUL, *La technique ou l'enjeu du siècle*, p. 175.

panouissement de leur vie. C'est aussi de l'abondance des eaux dans les terres fertiles qu'elles espèrent la nourriture qui les fait vivre. A la base de toute symbolique poétique, il y a toujours une grande vision mythique et réaliste des puissances du soleil et de la vie agricole. Le langage des métaphores n'est pas autre que celui de l'univers. Si le Christ est appelé Soleil de Justice, c'est parce qu'il est la lumière venue dans les ténèbres, parce qu'il est le foyer de toute justice et parce que lui seul peut irradier le sens de la justice dans le monde... Qui pourrait appeler le Christ ténèbres de la Justice sans que le moins poète des hommes y perçoive une négation du Christ ? La logique des symboles est aussi rigoureuse que tout autre²⁰. »

Non, même en pleine civilisation technique, les mentalités ne sont pas totalement dépourvues de chances pour accéder aux modes d'expression de la liturgie.

III

LES EXIGENCES D'UNE PASTORALE LITURGIQUE DANS UN MONDE TECHNIQUE

Je devrais peut-être m'en tenir à la description objective. J'ai conscience qu'elle a laissé en suspens quelques questions auxquelles il faut répondre, ne serait-ce que brièvement. Cette dernière partie normative ne fera, faute de temps, qu'énoncer les tâches principales d'une pastorale liturgique adaptée à une situation psycho-sociologique dont nous avons repéré en gros les indices d'évolution.

Car en face de ce bilan en partie double qui vient d'être tenté, il importe d'agir avec lucidité et sans désespoir. Une remarque générale s'impose au seuil de l'entreprise : il faut se garder avec soin de deux tentations que j'appellerai le *catastrophisme négatif* et la conception d'une *liturgie-refuge*.

Dans son radio-message de Noël 1953, S. S. Pie XII, après avoir dénoncé les périls que l'esprit technique fait courir à la foi, s'est étendu avec une ampleur digne de remarque sur le bénéfice indéniable que la vie spirituelle peut

20. Michel CARROUGES, *La nature est une parole*, dans *La Maison-Dieu*, n° 22, p. 34.

retirer de la civilisation technique où elle a à se réaliser : « Il est indéniable que le progrès technique vient de Dieu et donc peut et doit conduire à Dieu... Bien loin donc de se sentir poussé à renier les merveilles de la technique, le croyant s'en trouve peut-être plus prêt à plier le genou..., plus conscient de sa dette de gratitude envers Celui qui donna l'intelligence et les choses, plus disposé à faire entrer les œuvres mêmes de la technique dans le chœur des Anges qui chantent l'hymne de Bethléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux. »

C'est la condamnation du pessimisme, du catastrophisme, qui — il faut le savoir pour ne pas se laisser surprendre — a passablement cours dans toute une littérature à intentions chrétiennes.

Il est une tentation moins voyante, mais tout à fait voisine. Constatant que l'homme moderne éprouve le besoin de s'arracher à sa prison technique pour reprendre contact avec la nature, on verra dans la liturgie « un moyen pour réaliser cette évasion réclamée par la nature »²¹. Cette optique d'une *liturgie-refuge* est notoirement insuffisante, disons même dangereuse. Dans la mesure où la liturgie est présentée comme un exutoire aux instincts refoulés par la technique, une occasion de compenser les frustrations du monde technique, une oasis de consolation, elle manque à sa fonction dans la vie chrétienne. Nos célébrations liturgiques ne doivent pas être ce que le chant, et le chant religieux, était pour les pauvres noirs d'Amérique impuissants à secouer le joug de l'oppression et qui y rencontraient précisément l'évasion, l'anesthésique, la délectation morose. Pour employer une comparaison plus proche, elle ne doit pas se concevoir à la façon de l'amour qui, au dire de certains critiques, joue dans les fameux romans de la science-fiction, le rôle de compensateur et d'abri confortable pour les héros affrontant l'inhumanité des conditions de vie²².

21. Dans *Sources*, n° 9 : *Liturgie catholique et milieux industriels*, p. 47.

22. Cf. J.-M. CAPLAIN, *L'amour dans la science-fiction*, chronique des lettres de *France-Observateur* du 12 août 1954 : « Tout se passe comme si le héros futur recherchait dans l'amour une aide ou un

La liturgie n'est pas une parenthèse agréable au milieu d'une vie mécanisée... Il doit être manifesté qu'elle entretient un lien étroit et positif avec les activités quotidiennes, au lieu de flatter un quelconque désir d'évasion.

Ce possible malentendu écarté, les exigences d'une pastorale liturgique peuvent être envisagés sous deux chefs : la catéchèse liturgique et la célébration elle-même. Mais une telle distinction ne vaut que comme instrument de classification : dans la pratique catéchèse et célébration interfèrent étroitement, cela va sans dire.

1. *Principes de catéchèse.*

— Bien distinguer les *mythes* actuels et le *mystère chrétien*. Celui-ci n'est pas le fruit d'une projection imaginative, mais sa transcendance est révélée; il est reçu dans la foi et non sollicité par la crédulité. Si la liturgie récupère et assume en les christianisant les grands mythes inséparables de la conscience humaine, elle en inverse le mouvement. Le mythe part de l'homme, le mystère part de Dieu; le mythe est an-historique, le mystère chrétien s'origine dans l'histoire.

— La catéchèse du *symbolisme* liturgique appelle toute notre vigilance. Nous pâtissons encore d'une certaine confusion entre le vrai symbolisme et l'allégorisme hérité du bas moyen âge. Ce à quoi nos techniciens répugnent surtout c'est aux complications abstraites de l'allégorisme à la manière de Durand de Mende ou — plus proche de nous — de Huysmans; autant l'allégorie est analytique, artificielle, autant le symbole vrai est simple, concret, proposé à l'intuition globale. Alors que le symbole est affectif et actif, l'allégorie s'adresse à la connaissance rationnelle, réflexive, elle tend au jeu d'esprit. « Le symbole charge d'un contenu spirituel des éléments concrets, alors que l'allégorie matérialise des idées abstraites²³. » Dans nos explications

refuge. C'est sans doute par là qu'il se distingue le mieux du gangster de la Série Noire...

« ... Le héros futur... semble demander à l'amour une quiétude capable de compenser la terrible instabilité extérieure », p. 21.

23. Régine PERNOD, *op. cit.*, p. 15.

de la liturgie, nous risquons trop souvent d'énerver le symbolisme liturgique par une espèce de surenchère qui veut trouver une signification symbolique — inventée arbitrairement — dans les moindres détails d'architecture, de vêtements, d'attitudes... Cela contredit le désir de concret et le goût de la sobriété de nos contemporains.

Sur le plan de la connaissance cérébrale, de l'intelligence abstraite et analytique, il est peut-être exact que les esprits techniciens ne sont que médiocrement aptes à se délecter dans la liturgie. Mais il s'agit d'autre chose, en vérité. Avec eux méfions-nous d'un certain romantisme délavé dans la présentation du symbolisme; invitons à entrer activement dans le symbole plutôt qu'à un effort intellectuel ou à une admiration d'ordre esthétique. La liturgie est autre chose qu'un « spectacle son et lumière ». Ce n'est pas le charme du spectacle ou la beauté représentative de la Vigile pascale qu'il s'agit de vanter. Ce serait là du symbolisme purement statique, tout au plus exemplariste, moralisant, inefficace. Le symbolisme chrétien est action efficace et non spectacle destiné à être regardé; il est de l'ordre de la création, de l'engagement et non de l'ordre du discours stérile ou de la simple comparaison.

— Notre catéchèse liturgique évitera l'*archéologisme* tout autant que l'esthétisme. Le commentaire des rites ne devra pas commencer par une évocation historique de leur formation et de leurs avatars : cela n'intéresse pas. Partir d'usages de la vie actuelle n'est pas moins délicat : il y a loin de l'huile de la salade ou de la moto à la signification des onctions sacramentelles, ainsi qu'une Revue l'écrivait récemment²⁴. On peut être aisément ridicule dans cette ligne, c'est vrai. Cela ne veut pas dire, me semble-t-il, qu'il soit contre-indiqué de « chercher des analogies dans notre civilisation » : au contraire, les éléments et les événements de cette civilisation qui expriment quelque chose du mystère permanent de l'homme doivent être exploités. Et pourquoi ne pas utiliser, pour la catéchèse de l'eau baptismale, force destructrice et puissance de vie, l'actualité d'un raz-de-

24. A. DE LA ROCHEBROCHARD, dans *Masses ouvrières*, n° 97, mai 1954, pp. 43-44.

marée en Hollande ou de gigantesques travaux d'irrigation pour fertiliser telle région désertique du globe ?

— Par-dessus tout, il est nécessaire de promouvoir une *initiation biblique*. Car c'est dans l'histoire sainte que nos sacrements prennent leur sens. Cette catéchèse biblique ne doit pas s'appesantir sur les détails, se perdre dans les considérations archéologiques : elle doit être religieuse, spirituelle. Elle est propre à christianiser le sens de l'histoire qui anime l'homme moderne, elle est concrète et on ne peut plus traditionnelle.

2. *La célébration.*

— Le goût de l'authenticité, l'horreur du formalisme que nous avons notés invitent les responsables de la célébration à une *recherche exigeante de vérité*. En deçà d'une certaine ampleur généreuse dans la réalisation, les symboles ne peuvent vivre et sont réduits à quelques signes dérisoires, à des signaux tout à fait prosaïques. Il faut souhaiter que, dans la liturgie, l'eau, le pain, le vin, l'onction, les gestes, le feu, les vêtements *en soient réellement* pour les sens et le cœur de l'assemblée. S'ils ne sont, par suite d'une économie paresseuse, que des « signes de symboles » ils ne remplissent plus leur fonction communautaire, quoiqu'il en soit de leur efficacité surnaturelle.

— Tant que la liturgie ne sera qu'un *spectacle* les hommes de l'ère technique s'en désintéresseront. Elle doit être rendue à sa valeur d'*action commune*. C'est tout le problème de la participation active des laïcs à la célébration. Sur le plan spectaculaire, la liturgie peut difficilement lutter avec la vie moderne avec ses mises en scène de plus en plus grandioses, ses cinémas, ses voyages, sa publicité frappante...

— Au contraire, la célébration liturgique gagnera à adopter un certain style, digne certes, mais *dépouillé et sobre*. Les critères de solennité ne sont plus les mêmes. Tout le monde sait que les jeunes générations supportent mal le faux luxe de certaines cérémonies, la profusion des statues de saints, la prétention de certains décors.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse, qui ne prétend pas avoir tout dit, il convient de se garder de tout pessimisme comme de tout optimisme facile. Pour entrer dans la liturgie il faut une *conversion* préalable. La liturgie suppose que la foi a été éveillée au cœur des participants. Il y a du païen dans l'homme de la civilisation technique, comme dans l'homme de tous les temps. C'est dire la nécessité d'une évangélisation, puis d'une catéchèse présentant le message chrétien dans toute sa rigueur et respectueuse de ses nécessaires étapes. J'ai trouvé, dans une réponse à l'enquête, cette phrase : « Ce qui nous empêche de goûter la liturgie, c'est notre manque de foi et de loisirs. » Avant de vouloir introduire l'homme de la technique dans la liturgie, il faut l'évangéliser.

Il demeure que — hors les Signes essentiels voulus par le Christ, qui ont valeur universelle parce que s'enracinant à la fois dans le tréfonds instinctif de l'humanité et dans l'Histoire du Salut, et qu'il faut expliquer — il est sans doute des rites mineurs, dont les formes se sont introduites en des temps assez différents, qui seront difficilement assimilables par des autochtones de la civilisation technique. De même, paraît-il²⁵, qu'en Extrême-Orient le baiser de paix des messes solennelles n'évoque aucune idée de réconciliation et choque même la sensibilité des fidèles de ce pays, ou que les ornements noirs sont absolument contraires aux coutumes de deuil des Viet-Namiens, il n'est pas hors de discussion que certains rites secondaires de notre liturgie actuelle, ne puissent faire l'objet d'une adaptation aux exigences de la nouvelle mentalité technique. Il n'est pas sans importance que notre mère l'Église en soit informée par ses fils respectueux et aimants.

« Je ne demande pas — m'écrivait un jeune technicien — que l'*Ite missa est* soit chanté sur un air de jazz; mais que les chants liturgiques soient plus conformes à notre mentalité. »

FR. VINCENT AYEL, f. s. c.

25. Cf. Jean H. HIEN-MINH, *Réflexions d'un Extrême-Oriental sur le symbolisme liturgique*, dans *La Maison-Dieu*, n° 22, p. 165.